

# **Responsabilité Sociale des Entreprises (RSE) Responsabilité Sociale des Universités (RSU) Un nouvel âge de la « Raison pratique » et de « l'idée d'Université » ? (<sup>1</sup>)**

**Emmanuel GABELLIERI**

*Agrégé, Classe exceptionnelle, Docteur ès Lettres  
Professeur HDR émérite à la Faculté de Philosophie  
UR Confluence « Sciences et Humanités », EA 1598  
Ancien Doyen et Vice-recteur recherche de l'UCLy  
Directeur du CESO de 2016 à 2020  
Directeur du CRESO de 2016 à 2020  
Université Catholique de Lyon*

*Pour citer la référence*

GABELLIERI Emmanuel (2024). « Responsabilité Sociale des Entreprises (RSE) et Responsabilité Sociale des Universités (RSU). Un nouvel âge de la « raison pratique » et de « l'idée d'Université » », *Revue Psychanalyse & Management – Édition académique en Ligne* ISSN 2739-9656 - n° 01\_2024, pp. 73-83

**Mots-clés :** RSE et RSU (Responsabilité sociale des Universités), transdisciplinarité, prospective, partenariats, co-action et co-construction du bien commun

Ce qui suit voudrait d'abord être le témoignage d'un enseignant-chercheur en philosophie qui a été conduit, par ses recherches puis par ses responsabilités institutionnelles, à s'ouvrir aux problématiques et démarches propres à la « Responsabilité sociale des Entreprises ». C'est ensuite une tentative de mise en perspective de l'articulation se nouant de plus en plus aujourd'hui entre la « RSE » désormais classique en sciences de gestion et sciences sociales, et ce qu'il faut désormais proposer d'appeler la « Responsabilité sociale des Universités » (RSU). Articulation dont cette contribution voudrait être un écho et offrir quelques exemples en même temps que quelques éléments de théorisation.

## **(I) Responsabilité sociale des Entreprises (RSE) et Responsabilité sociale des Universités (RSU)**

- « Université » et « Entreprise » : de la distance à l'alliance

Le rapprochement entre le monde de l'entreprise et celui de l'enseignement, du lycée à l'Université, engendrait il y a encore une trentaine d'années une double méfiance. La première qu'ont bien connue ceux de ma génération qui étaient lycéens et étudiants dans les années 70/80 était celle de l'Université envers le monde de l'entreprise. Une vision oppose souvent catégoriquement le monde du savoir et de la culture, vue comme un espace de liberté et de gratuité, au monde marchand, dominé par les catégories de l'utilité, de l'intérêt, du pouvoir etc. La seconde méfiance était, en sens inverse, celle de l'entreprise à l'égard du savoir « théorique et abstrait » de l'Université classique, celle-ci étant souvent vue comme infiniment éloignée du monde de l'entreprise, de l'emploi, et des besoins économiques et sociaux.

Longtemps s'est instauré un dialogue de sourds entre ces deux visions, dont chacune avait sa légitimité, et en même temps son étroitesse. Or, nous assistons de plus en plus à l'effritement progressif de cette situation, et sans doute vivons-nous la fin de cette période. Mais ceci a lieu, non pas seulement parce que l'économie et l'économisme modernes auraient purement et simplement

---

<sup>1</sup> Cette intervention est nourrie d'une inspiration proche de celle donnée dans la conférence inaugurale de ce colloque par le Recteur de l'UCLY à partir principalement de la tradition biblique. Mais elle s'inspire davantage de certaines philosophies de l'action (de Blondel à H. Arendt ou S. Weil) et s'inscrit dans le prolongement des programmes de recherche-action engagés ces dernières années à l'UCLY, et des partenariats qui seront cités en référence.

absorbé l'Université ou fait disparaître certains pans de la culture (même si cela n'est pas tout à fait faux), mais surtout à cause d'un double mouvement convergent et plus complexe, qui pourrait s'avérer le plus profond à long terme.

Certes l'Université s'est en effet professionnalisée davantage, le champ des humanités classiques en son sein s'est rétréci, et de ce point de vue, la primauté moderne de l'économie semble bien avoir rongé cet humanisme classique qui se tenait à distance et au-dessus des besoins et intérêts économiques directs. Mais, en sens inverse, c'est le monde économique, le monde de l'entreprise qui, confronté aux crises économiques et sociales contemporaines (engendrées notamment par la croissance sans fin de la spéculation financière), cherche et demande à l'Université et à la recherche, les ressources réflexives, intellectuelles, morales, capables de redonner sens au travail et à l'action collective. De sorte que, dans ce contexte, l'Université à son tour se voit de plus en plus appelée à créer les interfaces entre d'une part les besoins socio-économiques et d'autre part les ressources réflexives et critiques propres aux sciences humaines, à la philosophie, à l'art, voire aux sciences religieuses et à la théologie, susceptibles d'éclairer cette crise de sens. Et c'est bien pourquoi on ne compte plus, aujourd'hui les essais, venant de l'Université comme telle, pour tenter de définir une autre économie et une autre philosophie du travail <sup>2</sup>.

On se verra ici obligé de laisser de côté le paradoxe criant qu'observent ceux qui sont attentifs à cette situation. Paradoxe d'un écart grandissant entre d'un côté l'appel social aux sciences humaines, et fréquemment à la philosophie, pour nourrir une inspiration visant à sortir des ornières d'une vision purement « économique » de la société, et purement « utilitaire » du savoir ; et de l'autre une politique universitaire de suppression ou de non-renouvellement des postes en philosophie et en sciences humaines par rapport aux formations en sciences dures ou en sciences économiques, directement au service des structures productives et des stratégies financières du capitalisme global. Mais ce qui est clair, c'est que l'Université ne peut plus être, si tant est qu'elle ne l'a jamais été, le lieu d'un enseignement et d'une recherche théorique séparés des enjeux sociaux, mais est appelée de plus en plus à être le lieu où la raison académique doit chercher sans cesse à articuler les sources d'inspiration issues de l'histoire de la pensée et de la culture aux besoins concrets des sociétés contemporaines.

- Quelques niveaux de dialogue impliqués par la « Responsabilité sociale des Universités »

Si l'on interroge cette situation, l'Université semble de plus en plus appelée à être un lieu où se croisent plusieurs dialogues.

- Le premier est bien sûr le dialogue entre les savoirs qui, de l'Académie platonicienne aux Universités médiévales, avait donné naissance à ce que Newmann a appelé « l'Idée d'université » en tant que telle. Or, précisément, l'idée antique et médiévale d'un dialogue de toutes les disciplines n'a cessé de rencontrer ensuite dans l'histoire des principes de fragmentation successifs. Séparation entre philosophie, sciences et théologie de la fin du Moyen-Age à la modernité, séparation post-kantienne entre raison « pure » et raison « pratique » au 18<sup>ème</sup> s., « fragmentation des savoirs » issue du développement exponentiel des sciences modernes et contemporaines... La succession et le cumul de ces situations conduit souvent ainsi, simultanément, à la disparition de l'*idéal* d'unité/universalité de la connaissance, et à l'impossibilité de plus en plus grande, *de fait*, d'unifier les savoirs.

A cette situation semble d'ailleurs faire écho en pédagogie l'inflation de la déclinaison contemporaine des formations en « compétences » et « blocs de compétence ». Autant on voit l'intérêt pratique de cette structuration, autant on peut en voir aussi les dangers. D'une part celui d'un émiettement utilitariste qui, s'il est total, occulte les « capacités » *non mesurables* et quantifiables, c'est-à-dire aussi bien les compétences « transversales » (désormais nommées *soft skills*, par opposition aux *hard skills* spécialisées) que les qualités irréductiblement personnelles et morales faisant partie, comme la vertu socratique, de « ce qui ne s'enseigne pas » de manière aussi

---

<sup>2</sup> Cf. par exemple, P.Y. Gomez, *Le travail invisible*, F. Bourin, éd., 2013 ; *Intelligence du travail*, DDB, 2016 et, dans la collection créée avec le GRACE, notre ouvrage *Penser le travail avec Simone Weil*, coll. « Penser avec », Nouvelle Cité, 2017.

fonctionnelle que des compétences techniques <sup>3</sup>. Ce danger est d'ailleurs si bien vu qu'on assiste aussi aujourd'hui à une inflation du discours même autour des *soft skills*, qui semble pouvoir les ramener elles-mêmes au rang d'une « spécialisation » paradoxale ! Dans ce cas, malgré l'intention de départ, le risque continue d'empêcher radicalement de se centrer sur *le sujet* apprenant, en tant que celui-ci n'est vraiment un *sujet* et une personne irréductible à un ensemble de savoirs que s'il a la capacité à la fois d'unifier et de transcender ses compétences <sup>4</sup>. Or cette référence à l'unité et à la transcendance de la personne par rapport à ses savoirs et compétences invite à aller au-delà des limites même d'une pluridisciplinarité ou d'une interdisciplinarité classique, vers une réelle « transdisciplinarité » dont l'exigence est de viser une science des *connexions entre les savoirs*.

- D'où un second niveau de dialogue. Car la transdisciplinarité ne peut être sans doute pleinement une science des *connexions entre les savoirs* et les « *niveaux de réalité* » que si elle opère également des *connexions* entre *recherche « académique »* et « *recherche-action* ». Une transdisciplinarité concrète ne peut en effet que rompre avec l'opposition classique entre « *theoria* » et « *praxis* » pour développer cette « science de la pratique » que le philosophe M. Blondel appelait de ses vœux, lui qui voyait dans « le phénomène de l'action » une source de savoirs théoriques (bien loin que la pratique ne soit que l'application de principes théoriques) <sup>5</sup>. Dans le prolongement de cette philosophie « prospective » plutôt que « réflexive » (qui donna lieu au concept même de « prospective » inventé par ce disciple de Blondel que fut Gaston Berger <sup>6</sup>), sont nés par exemple les champs de l'ergonomie et de l'ergologie comme analyse du travail subjectif vivant (de Wisner à Dejours, Daniellou, Clot ou Schwartz...), laquelle se centre non d'abord sur l'objet produit mais sur *l'activité de travail* elle-même <sup>7</sup> ; et qui plaçant le sujet du travail au centre, ne le pense néanmoins pas en-dehors de l'intersubjectivité d'une communauté de travail, de sorte que c'est bien sûr une philosophie de l'entreprise qui est ici en jeu. On touche alors le niveau où doit s'effectuer une connexion entre les « philosophies de l'action », la RSE et la RSU, connexion dont il va être question dans le second moment de cette intervention. Une connexion qui suppose sans doute un couplage entre ces trois niveaux que sont les collectifs de recherche, les collectifs de travail et les collectifs d'action sociale, et donc le développement de partenariats et d'interfaces entre l'Université et les organisations sociales et économiques.

- Si on élargit encore le regard, un troisième niveau de dialogue semble être de plus en plus présent et pris en charge aujourd'hui au sein des Universités, qui est celui du *dialogue entre les cultures*. Un dialogue qui pourrait commencer, en ces temps de fracture sociale, par l'analyse du dialogue ou au contraire de la distance accrue entre les groupes et milieux sociaux au sein d'une même nation que la crise des « gilets jaunes » a mis en pleine lumière (le rural et l'urbain, les riches et les pauvres, la fracture numérique etc...) mais qui se généralise bien sûr au niveau de la prise en considération de plus en plus fréquente aujourd'hui de l'interculturalité ou de l'interreligieux caractéristiques de la mondialisation actuelle, même si cela reste souvent à des niveaux de réflexivité très hétérogènes. L'Université, ne serait-ce qu'en considérant le nombre de plus en plus important d'étudiants étrangers en son sein, est aujourd'hui comme un microcosme de la mondialisation. Sans même faire référence à la politique « multi-campus » des Grandes écoles internationales, la croissance du nombre d'étudiants français mais d'origine culturelle très diverse, comme celle des partenariats internationaux propres aujourd'hui à toute université, obligent à une intelligence transculturelle faisant l'expérience de l'universel par un croisement des particularités les ouvrant les unes aux autres,

---

<sup>3</sup> Ce que la notion de « capital humain » veut souvent exprimer, mais où sont les « référentiels de compétence » auxquels cela renverrait dans les listes de type RNCP ?

<sup>4</sup> Nous avons tenté d'approfondir ces enjeux dans E. Gabellieri / Yan Plantier, « Approche par compétences et formation de la personne », *Pedagogia et Vita*, n°73, Ed. La Scuola, Brescia, 2015, p.53-70.

<sup>5</sup> Cf. M. Blondel, *L'Action* (1893) dont le sous-titre était « Essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique », et dont la première innovation était d'inventer « Le phénomène de l'action ».

<sup>6</sup> Sur cette filiation, voir notre étude « De la prospection blondélienne à la prospective de Gaston Berger », *Gaston Berger. Humanisme et philosophie de l'action* (dir. E. d'Hombres, Ph. Durance, E. Gabellieri), coll. « Prospective », L'Harmattan, 2012, p.33-43.

<sup>7</sup> Cf. par exemple F. Guérin et al., *Comprendre le travail pour le transformer. La pratique de l'ergonomie*, ANACT, 2006.

sans absorption et sans clôture. Ce qui suscite de plus en plus de centres et programmes spécialisés dans ces domaines : ainsi par exemple à l'Université catholique de Lyon, depuis l'accueil de milliers d'étudiants étrangers au sein de l'Institut de Langue et de Culture Française (ILCF) jusqu'aux lieux plus spécifiques de recherche, comme la Chaire UNESCO sur les minorités culturelles, ou le Programme « Pluriel » du Centre d'Etudes des Cultures et des Religions, et les formations innovantes qui y ont associées.

## (II) Un nouvel âge de « l'idée d'Université » ?

- La « co-construction du bien commun » : nouvelle figure de la Raison pratique ?

Sans remonter jusqu'à la philosophie grecque, l'historien de la pensée ne peut que constater combien la séparation entre Raison théorique (« Science ») et Raison pratique (« Ethique ») s'est accentuée dans les temps modernes<sup>8</sup>. Elle l'a fait selon deux modèles qui dans un premier temps paraissent opposés si l'on considère (par opposition au concept de « science »), d'un côté la morale « provisoire » de Descartes (qui restera provisoire sans jamais accéder au statut de « science ») et de l'autre la morale kantienne de « l'impératif catégorique » (qui se définit sans aucune référence à l'expérience empirique). Or aussi grande que soit ce type d'opposition pour les philosophes, les points communs sont sans doute les plus importants. Le premier consiste en effet dans l'opposition devenue commune entre les concepts de « science » et d'« éthique », qui interdit l'idée même de ce que Blondel osait nommer une « science de l'action », ou une « science de la pratique ». Et le second point commun consiste en ce que, dans la perspective léguée par les modèles cartésien ou kantien, l'agir moral semble toujours, même lorsqu'il veut avoir une dimension universaliste, quelque chose de tellement *individuel* qu'il reste *solitaire* (ce que la formule polémique de Péguy exprimait, en disant que « les kantien ont les mains pures, mais ils n'ont pas de mains »).

Sans qu'on puisse le développer ici, ces caractères éclairent aussi indirectement la séparation puis l'opposition de plus en plus radicale entre éthique et politique dans la modernité. Car si l'éthique est quelque chose de strictement individuel, n'est-il pas normal et évident que la chose publique, le politique, doivent être gouvernés par des principes dont la nature doit être *toute autre* que les principes ne valant que pour l'individu ? Des philosophies de l'histoire de Hegel, Marx ou A. Comte au « politique d'abord » de Maurras et de l'Action française, n'est-ce pas le déficit d'une éthique capable d'être à la fois sociale et personaliste qui a permis l'absolutisation de l'histoire et du politique, laquelle a fait ensuite le lit des régimes totalitaires ?

Sortir de cette situation suppose d'élaborer une « Raison pratique » ignorant donc l'opposition entre raison théorique et pratique, aussi bien que le caractère uniquement solitaire de l'action libre, hérité des philosophies « du sujet » et la seule « conscience de soi ». Or c'est précisément ce qui semble propre aux « philosophies de l'action » qui se sont développées au XX<sup>-ème</sup>. Nous avons déjà fait allusion à celle de Blondel, lequel voyait dans l'action le « lien substantiel (« *vinculum substantiale* ») en acte entre les hommes. Mais, face à l'immensité des problèmes contemporains, ne faut-il pas reconnaître que l'approfondissement des différentes tentatives permettant de sortir de l'alternative entre individualisme et tendances technocratiques/totalitaires, cette tâche non seulement est loin d'être faite, mais n'a peut-être pas commencé réellement, en tout cas pas au regard de l'ampleur et des urgences liées à la mondialisation en cours ? Pour sortir par exemple de l'antinomie entre individualisme et étatisme, ne serait-il pas de première urgence de confronter (et les références qui suivent ne sont pas exhaustives) la philosophie coopérative et fédéraliste de Proudhon avec la pensée sociale de Tocqueville, avec la pensée de I. Illich, ou avec les philosophies de l'agir communicationnel de l'Ecole de Francfort ? De mettre en dialogue la philosophie de l'action comme « interaction » sociale de H. Arendt avec « l'action non-agissante » de S. Weil ou avec la philosophie de la « co-action » de M. Blondel (laquelle a par exemple inspiré depuis un siècle les Semaines

---

<sup>8</sup> La racine première de la séparation « moderne » entre Raison théorique et pratique a sans doute en effet son origine lointaine dans la distinction que, dès Aristote, la philosophie grecque a été amenée à faire entre le Bien objet d'une science « théorique » (la Métaphysique) et le Bien objet d'une science « pratique » (Ethique et politique), distinction qui s'est transformée de plus en plus en *opposition* dans la modernité.

sociales de France) <sup>9</sup>? Et, à un autre niveau, d'étudier de manière parallèle les types d'inspiration et d'action qui, de Solidarnosc à V. Havel et aux autres dissidents de l'Est ont permis l'effondrement du bloc soviétique, et d'autre part les types de pensée et d'action d'Amérique latine qui, des différents modèles de théologie de la libération aux différents mouvements populaires des communautés de base, cherchent à sortir de l'alternative entre capitalisme ultra-libéral et dictatures qui est propre à ce continent?

Mais cette tâche ne peut rester purement théorique, elle en appelle une autre liant ce travail « académique » aux recherches-action capables de l'articuler à l'action sociale elle-même. Et c'est là où l'Université peut et doit être attentive aujourd'hui à toutes les entreprises actuelles de « co-construction du bien commun » selon la formule utilisée par *Le Rameau* qui nous semble parfaitement exprimer ce qui est en jeu <sup>10</sup>. Cette formule, se référant à une *pluralité convergente d'acteurs et d'organisations* fait écho en effet, mais à *partir du terrain*, à la recherche d'une *praxis* à l'opposé de tout individualisme mais aussi de tout dirigisme managérial ou politique indiquée plus haut d'un point de vue théorique. Or un trait significatif de ce type d'action est d'ignorer l'opposition privé/public typique de la modernité, ce qui permet en passant de répondre principalement à la fameuse objection qui était celle de Milton Friedman contre le concept même de RSE et que je reprends ainsi : « si les entreprises et les acteurs privés prétendent viser un but sociétal autre que leur profit propre, comment peuvent-elles prétendre le connaître, et prétendre connaître 'les buts de la société' puisque par définition, elles n'ont, ne sont et ne peuvent être que des acteurs « privés » ? Or cette objection, qui s'est imposée à beaucoup d'esprits « libéraux », suppose une conception aussi naïvement asociale de l'économie qu'une conception naïvement étatique de l'action en vue du bien commun (comme si l'Etat savait d'avance à lui tout seul le bien commun, et du haut de son savoir devait seul être en mesure de « l'appliquer »). Car c'est le fait *d'agir à plusieurs*, le fait que plusieurs acteurs publics et privés aient besoin d'échanger et d'agir *ensemble* pour chercher à *coconstruire* le bien commun qui détruit *ipso facto* l'objection : car lorsque s'opère cette co-construction, où est le « privé », et où est le « public », supposés séparés et opposés ? La réalité n'est précisément qu'aucun des acteurs en jeu ne peut prétendre connaître et réaliser à lui seul un bien commun dont tous sont acteurs et auteurs. Un bien commun est une réalité sociale que personne ne saurait surplomber et encore moins produire à partir d'un savoir a priori.

C'est précisément en s'engageant dans cette co-construction que la RSU doit pouvoir élargir son horizon d'une manière comparable à ce qui se produit aujourd'hui pour la RSE avec le passage de ses formes originelles au concept de « raison d'être » et « d'entreprise à mission » qui se développent actuellement.

- Une nouvelle « Idée d'Université » ?

Plus de 30 ans de présence et d'engagement dans une même Université invite à opérer un regard rétrospectif sur les étapes par lesquelles la RSE a été prise en compte en son sein, et sur la manière dont elle s'est développée avec une dimension croissante dans les dernières décennies.

La première chose qui me revient à la mémoire à mon arrivée en 1992 à l'UCLY, c'est le développement de l'ESDES (École Supérieure de Développement Économique et Social), notre École de commerce créée en 1987 (sous l'impulsion notamment du P. Bernard Devert, fondateur du mouvement *Habitat et Humanisme*), dont l'ancrage RSE reste une caractéristique essentielle plus de

---

<sup>9</sup> Je me permets de renvoyer ici à quelques travaux personnels mais qui ont toujours été liés à des recherches collectives : E. Gabellieri, 'Action' et 'Inspiration' : un double fondement du politique ? dans les Actes du colloque « Amor mundi, Amor Dei. S. Weil et H. Arendt », *Theophilyon* IX-2, 2004, p.559-79 ; « Catholicisme social et 'Métaphysique en action' ». La pensée de J. Vialatoux, dans le dossier « Catholicisme social. L'École lyonnaise », *Theophilyon* X-1, 2005, p. 9-43 ; « Travail et contemplation. Une métaphysique de l'action », *Simone Weil, le travail comme témoignage* (éd. N. Taïbi), Etudes doctorales n°2, Université Jean Moulin Lyon 3, Lyon, 2006, p.41-50 ; « L'esprit de l'action : Blondel et la pensée lyonnaise, *Blondel et la philosophie française. 1880-1950* (Parole et Silence, 2007, dir. E. Gabellieri/P. de Cointet), p.277-90 ; *Humanisme et Philosophie citoyenne. Joseph Vialatoux et Jean Lacroix* (E. Gabellieri et P. Moreau dir.), DDB-Lethielleux, 2010.

<sup>10</sup> Voir par exemple *L'Alchimie du bien commun*, C.B. Heidsieck dir., Editions Le Rameau, Vincennes, 2018.

30 ans après dans le paysage des *Business school* françaises<sup>11</sup>. Mais je n'imaginai pas alors la conjonction vécue personnellement entre le tout premier colloque de recherche organisé le 19 juin 2004 par l'ESDES, avec précisément pour titre « Le Management responsable », et la création que je fus conduit à réaliser dans le même temps du Fonds d'Archives de l'ancien philosophe lyonnais des Semaines Sociales de France et ancien professeur à la Faculté de Philosophie, Joseph Vialatoux. Une conjonction traduite par une communication dans le cadre de ce colloque sur «Le rapport entre économie et humanisme chez Joseph Vialatoux (1880-1970)»<sup>12</sup>, et qui ouvrit notamment aux travaux engagés sur l'histoire du personalisme et du catholicisme social lyonnais à partir des Fonds d'Archives J. Lacroix et J. Vialatoux<sup>13</sup>, en même temps qu'elle fut un des germes du Master « Philosophie et Management » créé en 2012, devenu depuis « Master Sciences Humaines et Innovation » (MSIN) en collaboration entre notre Faculté de Philosophie et l'ESDES.

Une deuxième chose marquante a été de voir le lien de l'UCLY aux entreprises, qui s'était d'abord noué de manière sectorielle par le biais des écoles et formations directement professionnalisantes, prendre une forme institutionnelle globale avec le lancement dès 2004 de la première Campagne de mécénat de l'UCLY, mouvement dont j'ai été aussi témoin et acteur en tant que Doyen du Pôle Philosophie et Sciences Humaines de 2005 à 2014, et dont une caractéristique a été de financer pour la première fois des Chaires de recherche en Sciences humaines : ainsi la Chaire d'« Ethique au travail » au Centre Interdisciplinaire d'Ethique (2004), puis la Chaire « Humanisme, Citoyenneté, Civilisations » à la Faculté de philosophie (2009-2018)<sup>14</sup>. Le partenariat le plus remarquable fut certainement celui entre la Chaire Humanisme et le Groupe Efi-Automotive dirigé par Patrick Thollin (qui devint vice-président de notre deuxième campagne de mécénat) partenariat qui, à partir des séances « Philosefi » animées par le DRH Franck Fernez au sein du Codir du Groupe, conduisit à créer le référentiel de Management international pour les cadres d'une entreprise qui passait en 20 ans de son enracinement lyonnais historique au niveau d'une multinationale créant des implantations successives en Allemagne, aux USA, en Chine, au Mexique...<sup>15</sup>.

Ces différentes étapes ayant donné lieu à la création d'un Institut de l'Entrepreneuriat Social dès 2009, à une plate-forme « Ucly-expert » chargée de faire l'interface entre enseignants-chercheurs et entreprises, c'est dans ce contexte qu'eut lieu en 2014, à l'occasion de l'ouverture du nouveau Campus saint Paul et en partenariat avec la fédération *Habitat et Humanisme*, la création du *Centre de recherches en Entrepreneuriat Social* (CRESO) en lien avec les *Ateliers de l'Entrepreneuriat Humaniste* (AEH). Cette alliance entre un Centre de Recherches académique et le monde associatif engagé dans l'ESS (économie sociale et solidaire), me paraît avoir été symbolique d'une nouvelle étape, cristallisée par un grand nombre d'activités mais surtout par l'organisation et la direction d'un projet FEDER européen « Part'Innov », ayant regroupé une vingtaine d'enseignants-chercheurs et d'acteurs de la RSE sur 3 ans (2017-2020), dont l'ouvrage issu du colloque final « *Partenariats et Innovation sociale. Vers une co-construction du bien commun* » illustre parfaitement le lien ainsi établi entre RSE et RSU<sup>16</sup>.

Si la réorganisation de la Recherche en une seule Unité de recherche à l'UCLy a conduit à la suppression du CRESO en 2020, la réussite du projet FEDER « Part'Innov » a joué un rôle de laboratoire pour deux autres projets Européens réalisés depuis. L'un, « PrIORRA » (2021-23),

---

<sup>11</sup> Cf. l'ouvrage de référence publié par l'ESDES, *La Responsabilité sociale des entreprises* (C. Le Bas, S. Mercuri-Chapuis, dir.), éd. *ems* Management et Société, 2020.

<sup>12</sup> E. Gabellieri, « Le rapport entre économie et humanisme chez Joseph Vialatoux (1880-1970) philosophe des Semaines sociales de France, professeur à l'UCLy de 1945 à 1960 » (texte inclus dans le CD du colloque).

<sup>13</sup> Voir les ouvrages collectifs indiqués *supra*, note 15.

<sup>14</sup> Ont suivi ces dernières années dans le Pôle Philosophie -Sciences humaines d'autres Chaires financées également par le mécénat comme la Chaire « Science et Religion » (2012-16), la « Chaire Jean Bastaire d'Ecologie intégrale » (2016-22), ou la « Chaire Eurasie » (2017-20).

<sup>15</sup> Ce fut une réussite collective de voir ce partenariat récompensé par un *Trophée Leader Ligue* de Management reçu par F. Fernez en 2017.

<sup>16</sup> *Partenariats et Innovation sociale. Vers une co-construction du bien commun* (M. Bui-Leturcq / E. Gabellieri, dir.), La Chronique sociale, Lyon, 2020

second projet FEDER qui a élargi l'objet du premier en portant cette fois sur les « Impacts sociétaux et environnementaux des partenariats »<sup>17</sup>, et dont une caractéristique majeure a été de travailler avec plusieurs entreprises ayant pris le statut d'« Entreprises à mission »<sup>18</sup>. L'autre le projet « ProCESS » (2019-22), piloté par l'UCLY avec 5 autres Universités européennes partenaires, qui a porté sur le développement des *soft skills* et des « *seskills* » dans les cursus universitaires<sup>19</sup>.

Dans le prolongement de ces premières étapes, la création de Laboratoires transversaux de recherche en 2018 puis de l'UR « Confluence Sciences et Humanités » en 2020, celle de la « Chaire Vulnérabilités » conçue comme la chaire d'Université porte-drapeau de l'orientation humaniste de l'UCLy, consacrent une évolution de l'Ucly très parallèle à celles des Entreprises à mission, dont l'objet n'est plus d'abord leur propre croissance (ce que par exemple le modèle purement financier et actionnarial de l'entreprise vise avant tout), mais le service de la société<sup>20</sup>. Des projets FEDER sur la « co-construction du bien commun » à la convention aujourd'hui entre l'UCLY et « l'Entreprise des possibles » luttant contre le sans-abrisme urbain (fondée par Alain Mérieux et regroupant déjà plus d'une cinquantaine d'entreprises lyonnaises)<sup>21</sup>, on voit ainsi se développer de multiples dimensions d'une RSU élargie, par où l'Université se met de plus en plus au service des territoires sur lesquels elle est implantée.

Mais ce qui est spécifique à l'Université en tant que telle par rapport à toute autre entreprise même « à mission », et on le voit à travers tous les exemples qui précèdent, c'est la dimension « inter » et même « trans » disciplinaire de la formation et de la recherche qu'elle seule peut offrir, et qui seule peut permettre d'appréhender dans toute leur complexité les interactions entre les dimensions sociale, écologique, culturelle conditionnant les phénomènes économiques<sup>22</sup>. Or (dans un contexte historique pourtant très différent à presque deux siècles de distance), il est frappant de constater que c'était là le critère que donnait Newman dans son livre *L'idée d'Université* de 1853<sup>23</sup>, pour définir le caractère propre et « l'esprit » d'une Université authentique. Si celle-ci y était d'abord définie comme un lieu où s'enseigne le « savoir universel (...) tous les arts et toutes les sciences »<sup>24</sup>, l'accent essentiel était mis sur le fait que ce savoir « consiste dans la connaissance des réalités et de leurs *connexions* ». De sorte que l'*universitas* au sens fort se caractérise, non par la somme des savoirs ni même par leur seul « dialogue », mais par la conscience du *lien organique* entre eux. Newman opposait ainsi un savoir « abstrait » (où chaque science, est isolée, séparée des autres), au savoir libéral », lequel,

---

<sup>17</sup> Cf. E. Gabellieri et C. Pons, « Du projet Part'Innov au projet Priorra », *Construire la RSE. Perspectives théoriques et pratiques innovantes*, (V. Cartier dir.) Chronique sociale, Lyon, 2024, p. 13-16.

<sup>18</sup> Particulièrement stimulant a été ici le compagnonnage avec Metiista, entreprise lyonnaise leader en rénovation et transition écologique et son fondateur Arthur Brac de la Perrière, inspiré notamment par la philosophie du travail de S. Weil et auteur entre autres de *L'entrepreneur philosophe*, Ed. Les Passionnés de Bouquins, Craponne, 2021 (préface d'E. Gabellieri). Ici la rencontre entre philosophie et management s'est faite dans les deux sens et essaime aujourd'hui avec le réseau Dorémi dont A. Brac est devenu directeur général.

<sup>19</sup> Soulignons au passage l'innovation proposée par le porteur de ce projet V. Goubier, d'ajouter à la liste traditionnelle des « soft skills » (centré sur les qualités relationnelles et le savoir-être) une liste complémentaire de « Sensorial, Emotional and Spiritual capacities » désignant la sensibilité aux valeurs esthétiques, affectives et spirituelles.

<sup>20</sup> Rappelons quelques références : B. Segrestain / A. Hatchuel, *Refonder l'entreprise*, Seuil, 2012 ; Blanche Segrestin, Kevin Levillain, Vernac Stéphane, Armand Hatchuel. *La "Société à Objet Social Étendu" : un nouveau statut pour l'entreprise*. Presses des Mines, 2015 ; *L'entreprise, objet d'intérêt collectif. Rapport aux ministres de la Transition écologique et solidaire, de la Justice, de l'Économie et des Finances, du Travail*, La Documentation Française, mars 2018.

<sup>21</sup> Convention dont la date de signature coïncide avec ce colloque.

<sup>22</sup> Cf. la création en 2020 de l'UR « Confluence Sciences et Humanités » rassemblant tous les enseignants-chercheurs de l'UCLy, dont l'intitulé même symbolise le dialogue des savoirs.

<sup>23</sup> Cet ouvrage, issu d'une série de conférences demandées à Newman à l'occasion de la création de l'Université catholique d'Irlande dont on lui demandait de devenir recteur, visait à définir « l'esprit » de cette Université (ouvrage qui n'a été traduit et publié intégralement en français qu'en 2007 aux éditions *Ad Solem*).

<sup>24</sup> Newman, *L'Idée d'Université*, Ad Solem, 2007, p.88.

impliquant une vision « philosophique » de la connaissance<sup>25</sup> doit s'habituer à avoir une vue d'ensemble des rapports d'un sujet avec toutes les autres branches du savoir, à avoir toujours une part de son esprit au-dessus de tout usage particulier. Au savoir « servile » réduit à un usage directement utilitaire, sans polyvalence, s'oppose ainsi le « savoir du gentleman »<sup>26</sup>, dont la caractéristique est de toujours « viser un élargissement de l'esprit »<sup>27</sup>, lequel ne progresse pas par addition mais par un mouvement permanent de synthèse prospective, qui seul permet l'attention aux besoins sociaux<sup>28</sup>.

J'ai été frappé pour ma part de voir cette insistance propre à Newman si fortement reprise par les « nouveaux critères » définis par le Pape François dans la Constitution *Veritatis Gaudium*, nouvelle charte proposée en 2017 pour les Universités catholiques du monde entier. Si l'on parcourt le Préambule du texte, la première chose frappante est en effet un appel à élargir la raison (§ 2) où la référence traditionnelle au dialogue entre raison et foi est relié à la nécessité de réagir à la « fragmentation du savoir » dans le monde contemporain. Le second appel notable est ensuite celui visant à une refonte du concept de « développement humain » qui, compris de manière avant tout économique et technique par la modernité, a besoin lui aussi d'être élargi sur le plan éducatif, culturel, éthique, social et politique. Une raison purement utilitaire, fonctionnaliste, ne peut suffire à fonder un développement capable de promouvoir « tout l'homme et tous les hommes » selon la formule célèbre qui était commune au P. Louis-Joseph Lebreton, fondateur d'*Economie et Humanisme*, et au grand économiste lyonnais François Perroux<sup>29</sup>. Le concept de « développement intégral » utilisé dès les années 1960 a ainsi précédé de plus de 50 ans celui d'« écologie intégrale » développé par l'encyclique *Laudato si'*. Mais suivent ensuite « 4 nouveaux critères » (développés au § 3). *Le premier*, appelant à « une spiritualité de la solidarité globale », et *le second*, prônant une « culture de la rencontre » et du dialogue entre toutes les cultures et entre tous les hommes de bonne volonté, croyants ou incroyants, n'étonneront guère, de la part de l'auteur de *Laudato si'*. Mais les deux suivants n'étaient guère attendus, et recourent exactement notre propos. *Le troisième* est en effet précisément l'exigence de l'interdisciplinarité, mais désignée ici comme une version « faible » par rapport à sa version « forte », celle de la transdisciplinarité, privilégiée comme « fermentation de tous les savoirs » à la lumière des Evangiles, où le texte se réfère à la fois à *L'idée d'université* de Newman, et au philosophe italien A. Rosmini, lequel insistait notamment sur l'unité entre « théorie » et « pratique »<sup>30</sup>. Transdisciplinarité caractérisée donc non seulement par le croisement des savoirs mais par une articulation visant toujours une « synthèse directrice de la pensée et de l'action ». Critère

---

<sup>25</sup> Cf. : « je pose que la vision exhaustive de l'influence qu'une science exerce sur une autre, du service que l'une peut rendre à l'autre, de la place, de la limite, du raccord, de l'appréciation de la valeur exacte de chacune : tout cela, je pense relève d'une science distincte de toutes les autres et qui est d'une certaine manière une science des sciences. Je vous livre ici l'idée que je me fais de ce qu'il faut entendre par philosophie, au vrai sens du terme, et pour autant de ce que j'appellerai dans ces Conférences, une tournure philosophique de l'esprit. » (*Ibid.*, p.134-35).

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p.257-58, 262.

<sup>28</sup> Newman déclare que c'est ainsi que l'Université doit « enseigner l'art de vivre en société, préparer à affronter le monde » (p. 333) de sorte qu'un homme ainsi formé doit « se sentir chez lui dans tout milieu, avec toutes les classes sociales » (p. 334). Ceci résout l'alternative apparente entre utilitarisme ou anti-utilitarisme quant à la finalité des savoirs. Car l'idée-clef de Newman est que la plus grande utilité du savoir et de la culture est toujours *indirecte*, dans une faculté de connexion et de transposition dont les objets ne sont jamais anticipables.

<sup>29</sup> Formule initialement citée par Paul VI dans l'encyclique *Populorum Progressio* (1967). La formule venait initialement du grand économiste lyonnais François Perroux, ami du philosophe personnaliste Jean Lacroix, ce qui donne au mouvement de pensée qui va du Concile Vatican II à *Laudato si'* une consonance discrètement lyonnaise : cf. E. Gabellieri, « Du personnalisme à la 'philosophie du nouveau développement'. J. Lacroix et F. Perroux », dans *50 ans de catholicisme à Lyon, 1965-2015, De Vatican II à nos jours*, dir. B. Angleraud, V. Aubourg, O. Chatelan, Karthala, 2016, p.49-63 ; également E. Gabellieri « Solidarité et Gratuité comme facteurs de valeur et de créativité chez F. Perroux », *Compétitivité et activité économique*, G. Blardone/H. Savall dir. ISEOR Editeur, Ecully, 2016, p.131-37.

<sup>30</sup> Le texte renvoie à réforme de l'éducation par laquelle A. Rosmini voulait surmonter le divorce moderne entre « science » et « sainteté » en rétablissant les quatre piliers de l'éducation dans les premiers siècles de l'ère chrétienne : « l'unicité de la science, la communication de la sainteté, l'habitude de la vie, la réciprocité de l'amour ». Cf. A. Valle, *Delle cinque piaghe della Santa Chiesa*, dans *Œuvre d'Antonio Rosmini*, vol. 56, Città Nuova, Rome 19982, chap. 2.

qui se couple alors au *quatrième*, qui est celui d'une culture de la mise en « réseau » entre lieux de recherche et d'action. Car comme il y a une « interdépendance » mondiale dans l'espace socio-économique et écologique, il doit y en avoir une aussi désormais dans l'espace universitaire. Le modèle géométrique de cette unité entre multiplicité et unité n'étant pas la *sphère*, mais le *polyèdre*, où chaque élément (représenté par un fragment de plan) conserve son originalité tout en étant relié à tout et inclus en lui.

Ces critères sont suivis d'un appel à élargir « les buts » de la recherche (§ 5), d'une part pour élaborer « des instruments intellectuels capables d'être proposés comme « paradigmes d'action et de pensée » « aux cultures dans leur ensemble ». D'autre part pour créer des « centres spécialisés qui approfondissent le dialogue avec les différents milieux scientifiques », des pôles d'excellence transdisciplinaires qui soient attentifs aux contextes historiques exigeant de créer des avancées et des synthèses nouvelles. Ce qui recoupe non seulement les exemples précédents mais aussi ceux de bien des partenariats universitaires à la fois internes et externes à l'UCLY, qui ont été pour moi autant d'exemples de transdisciplinarité et de circularité entre RSE et RSU. Je ne citerai pour terminer que les réseaux m'ayant conduit le plus fréquemment depuis plus de 10 ans à travailler avec des collègues en sciences sociales et sciences de gestion.

Le premier est bien sûr celui du GRACE, *Groupe de Recherches Anthropologie Chrétienne et Entreprise*, cocréé avec les Prs P.Y. Gomez (EM Lyon) et M. Detchassaer (Université de Nantes) groupe de recherches dont le séminaire fondateur eut lieu le 3 février 2011 à l'UCLY sous l'égide de la Chaire Humanisme. L'objet du GRACE est de réunir deux fois par an des enseignants-chercheurs et doctorants en Gestion, Économie, Philosophie, Théologie et sciences sociales désireux d'éclairer les questions vives de leurs disciplines en les confrontant à l'enseignement social-chrétien<sup>31</sup>. Tour à tour sont débattues, en fonction des travaux de chacun, des collègues invités et des événements sociétaux, les questions du sens du travail, de l'anthropologie du don, de la gouvernance et de la participation dans l'entreprise, des mutations financières et numériques propres au capitalisme mondial etc...<sup>32</sup>. Chacun vient de son Université, mais ne la représente pas officiellement, ce qui produit une spontanéité et une liberté inédite, de même que des rapports entre professeurs et doctorants très différents de ceux régnant habituellement dans une École doctorale. Mais le plus important, outre l'amitié que nos institutions cultivent de moins en moins sous la pression de la technocratisation des structures et des jeux de pouvoir, est la possibilité donnée à tous de confronter librement ses propres axes de recherche et des questions nouvelles que personne n'aurait perçu seul, élargissant ainsi la vision de chacun, comme le souhaitait Newman de toute Université digne de ce nom. Depuis 13 ans, le GRACE a été une plate-forme de rencontre où ont été invités des membres d'autres réseaux de recherche, et d'où sont nés souvent des liens nouveaux. Par exemple avec les universitaires italiens, notamment ceux liés à « l'Économie de communion » créée par le Mouvement des Focolari, autour de L. Bruni, de la *LUMSA*<sup>33</sup>, et les collègues de *l'Instituto Sophia* d'Incesa-

---

<sup>31</sup> Signalons quelques-uns des collectifs produits par le GRACE : M. Detchessahar dir. *L'Entreprise délibérée. Refonder le management par le dialogue*, Préface de Y. Clot, Nouvelle Cité/GRACE 2019 ; P. Ide et alii. *Recevoir pour donner. Relancer la dynamique de don au travail*, Nouvelle Cité/GRACE, 2021 ; F. Palpacuer, L. Taskin, P.Y. Gomez, *L'Entreprise comme communauté*, Nouvelle Cité/GRACE, 2022.

<sup>32</sup> Un débat particulièrement stimulant pour le philosophe a été ici celui autour de l'anthropologie du don, visant à sortir de l'antinomie entre l'école du MAUSS (inspirée par le fameux *Essai sur le don* de M. Mauss), mettant la notion de réciprocité au cœur de la théorie du don, et la critique phénoménologique de J. Derrida ou J.L. Marion récusant une telle accentuation qui ferait du don une pure forme de l'économie, antinomie à laquelle seule une théorie asymétrique du don peut répondre : cf. par exemple notre étude « 'Don des philosophes', don des sociologues et don de soi », *Culture du don* (N. Geneste et M.C. Monnoyer dir.), Lethielleux/Presses Universitaires Institut Catholique de Toulouse, Paris, Artège, 2014, p.137-60, prolongeant l'ouvrage issu de notre doctorat ès lettres sur S. Weil, *Être et Don, S. Weil et la philosophie*, Peeters, Louvain, 2003.

<sup>33</sup> Cf. L. Bruni, *La blessure de la rencontre. L'économie au risque de la relation*, Nouvelle Cité/GRACE 2014.

Firenze, fondé par P. Coda <sup>34</sup>, ou de l'Université de Perugia proches de la *Fondazione per il Lavoro* <sup>35</sup>.

Un autre réseau significatif concernant ces liens entre philosophie, gestion et économie, est celui de la *SPSG, Société de Philosophie des Sciences de Gestion* dont les colloques depuis 20 ans ont notamment engagé une critique méthodique de l'hypertrophie du contrôle technocratique dans les organisations <sup>36</sup>, comme le montre encore le récent colloque sur G. Bataille et les sciences de gestion <sup>37</sup>. Le principe est le même que celui du GRACE : chacun vient sans être mandaté par son Université et débat avec ses pairs comme avec les étudiants présents. Mais la singularité est ici, outre le privilège accordé explicitement à la philosophie dans le débat, d'affronter de manière plus directe la dimension socio-politique des questions de management, perspective que l'on retrouve pour une part dans les débats et les travaux du Mouvement convivialiste créé par Alain Caillé, fondateur du MAUSS <sup>38</sup>.

Ceci se retrouve également, mais par un travail de terrain resté longtemps invisible, dans les recherches-actions au long cours menées par le mouvement *ATD Quart-monde* auxquelles il faudrait pouvoir consacrer une place à part. La stratégie de « croisement des savoirs » élaborée à partie de l'inspiration de Joseph Wrezinski a en effet l'originalité de tirer de l'expérience des plus pauvres un savoir propre, issu de la capacité à agir malgré l'exclusion sociale, ce qui retrouve l'intuition propre à Blondel comme à S. Weil d'une connaissance issue de l'expérience même de l'action, mais en prolongeant directement cette intuition sur le plan de la réalisation d'une société inclusive. Or ce croisement des savoirs s'opère par l'alliance inédite entre enseignants-chercheurs, professionnels et personnes directement issues de l'exclusion, selon le modèle initial d'Universités volantes fonctionnant d'abord hors-campus pour nourrir ensuite des logiques proprement universitaires et institutionnelles <sup>39</sup>. Il en est de même de l'action entreprise par le réseau et les Chaires *Up for Humanity*, eux aussi engagés dans le travail contre l'exclusion, dont une originalité est de faire faire à des étudiants, parallèlement à leurs études, l'expérience d'une immersion active dans le monde de la pauvreté ou du handicap <sup>40</sup>.

Dans tous ces exemples, se joue une expérience de mixage où l'Université sort de ses murs sans pourtant perdre sa fonction de recul à l'égard du social. Telle est bien l'intuition commune à toutes ces initiatives, quelle que soit l'originalité de chacune, et qu'il ne faudra jamais oublier. Car une

---

<sup>34</sup> Collègues qui ont été à l'origine de l'événement d'Assise « Économie de François » les 22-24 septembre 2022, rassemblement et mouvement international pour une nouvelle économie mondiale à l'image de la fameuse rencontre mondiale des religions à Assise de 1986.

<sup>35</sup> Cf. E. Gabellieri / S. Meattini, *Il Senso del Lavoro tra Impresa e Arte*, Franco Angeli, Milano, 2020.

<sup>36</sup> Cf. B. Rappin, *Au fondement du Management. Théologie de l'Organisation*, vol.1 et 2, Ed. Ovadia, 2014, 2018, et par exemple notre étude « Barbarie technocratique et quête d'une 'civilisation du travail' », *Le management entre civilisation et barbarie* (dir. B. Rappin / SPSG), L'Harmattan, Paris, 2017, p.321-342.

<sup>37</sup> Cf. *Un regard critique sur la gestion avec l'œil de Georges Bataille*, F. de March et J.P. Dumont dir., Caen, éditions *ems Management & Société*, 2023, et notre étude dans ce volume : « Excès, dépense et don chez Bataille et S. Weil. Deux versions de l'anti-utilitarisme », p.99-110.

<sup>38</sup> A. Caillé et alii, *Second Manifeste Convivialiste*, Actes Sud, 2020 qui fut invité au CRESO, dont l'articulation entre la pensée du « convivialisme » de Illich, la pensée complexe d'E. Morin et l'anthropologie du don de M. Mauss a créé une des tentatives de synthèse les plus originales

<sup>39</sup> Cf. *Le croisement des savoirs et des pratiques : quand des personnes en situation de pauvreté, des universitaires, et des professionnels pensent et se forment ensemble*, Éd. De l'Atelier / Éd. Quart Monde, 2009 ; *Ce que la misère nous donne à repenser, avec Joseph Wrezinski*. Paris, Hermann, coll. « Société », 2018, (voir notre étude « Joseph Wrezinski et Simone Weil » : anthropologie relationnelle et philosophie de l'action » *ibid*, p. 267-76) ; D. Jousset, B. Tardieu, J.T onglet (dir.), *Les pauvres sont nos maîtres ! Apprendre de ceux qui résistent à la misère : le paradoxe Wrezinski*, Hermann 2019 ; D. Jousset, F. Poché, F. Jomini, B. Tardieu, Pour une nouvelle philosophie sociale. *Transformer la société à partir des plus pauvres*, Editions Le Bord de l'eau, 2023.

<sup>40</sup> Cf. le collectif issu de la « Chaire expérimentale » que j'ai pu accompagner à l'UCLY de 2017 à 2020, *La Recherche Action à l'Université* (dir. S. Allouche, D. d'Audiffret, A. Guggenheim, M. Raquet), Editions Le Manuscrit, Paris, 2021 et notre étude dans ce volume : « Une éducation liant la tête, le cœur et les mains. A la lumière de *Veritatis Gaudium* », *ibid.*, p.49-63.

authentique Responsabilité Sociale des Universités n'existe sans doute que si, au-delà des structures et formations qu'elle peut mettre en œuvre, se joue le rapport toujours mouvant et créateur à une vie sociale débordant toujours les structures et les tableaux de bord, lesquels n'ont de sens que pour être au service de ce qui leur est irréductible.

### **Pour conclure**

La convergence entre RSE et RSU semble aujourd'hui une des stimulations les plus fortes pour le monde académique si celui-ci a le souci de son impact social. « Tout ce qui monte converge » écrivait P. Teilhard de Chardin. Cette convergence doit viser à former les acteurs de la RSE, mais aussi, plus globalement ceux des évolutions sociale et écologique en cours, qui conduit aujourd'hui un certain nombre d'Universités et de Grandes écoles à vouloir être des « Campus de la transition ». Mais cette ambition n'aura toute sa profondeur que si elle s'engage réellement dans un travail transdisciplinaire de co-construction du bien commun qui ne repose pas d'abord sur des effets de communication mais sur un travail de fond au long cours, dont l'inspiration profonde est toujours largement invisible, et dont les fruits les plus féconds ne se révèlent jamais qu'indirectement et rétrospectivement.

Cette conscience du caractère *indirect* et à long terme de toute fécondité intellectuelle et sociale peut se traduire par la formule que l'on connaît du Pape François, selon laquelle « le temps est supérieur à l'espace »<sup>41</sup>. Car, de fait, une Université, comme une ville, comme toute communauté humaine, cristallise *dans l'espace* ce qu'une infinité de relations a créé de manière durable, et continue de créer sans cesse *au cours du temps*. Et toujours, les *relations* vivantes entre personnes précèdent et dépassent les organisations, même si celles-ci ont pour tâche de transmettre ensuite ce que la succession des générations pourrait interrompre. Une conclusion qu'il faudrait en tirer, si je me risque à terminer par cette note un peu provocatrice, est que, dans nos *business schools*, des cours transdisciplinaires de « philosophie du travail » et d'ontologie des relations devraient précéder les cours de « théorie des organisations » ou de « transition écologique », car on n'organise jamais que ce qui n'a pas été créé par l'organisation. A la lumière des crises sociales actuelles et en lien avec les ontologies de la « médiation » qui se cherchent dans la philosophie contemporaine, ne devrait-on pas élaborer pour aujourd'hui et demain des « Campus de la relation et de la médiation »<sup>42</sup> ?

---

<sup>41</sup> Cf. François, *Evangelii Gaudium (La Joie de l'Évangile)*, § 222 et Sv.

<sup>42</sup> Ici serait à développer la proposition d'articuler la question théorique d'une ontologie de la médiation visant à dépasser le dilemme phénoménologie/métaphysique dans la philosophie contemporaine (cf. E. Gabellieri, *Le phénomène et l'entre-deux. Pour une metaxologie*, Hermann, 2019), à une compréhension de l'agir social inspirée par une science des « milieux » comme la mésologie. Voir par exemple notre étude « Cosmos, Anthropos, Theos. Science des milieux et metaxologie », *Théophilyon*, 2024, XXIX – 1, p.13-31.